

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

Mademoiselle Printemps

I

Ce n'était pas son nom ; elle s'appelait, en réalité, Lucy Morand. C'était un brin de fille, pas plus haut que ça, et mignonne... mignonne ! Ses mains étaient de petites merveilles, d'une blancheur de cire, finement modelées, et menues comme des mains d'enfant. Quand elle montait à sa grande échelle, — car elle copiait au Louvre, s'attaquant de préférence aux toiles énormes, — et qu'on apercevait ses pieds, ça donnait envie de rire, tant c'était petit. Elle était toujours vêtue de noir, très proprement, et elle portait un grand chapeau anglais qui lui jetait une ombre sur la figure ; elle avait des cheveux dorés, où il y avait un peu de rouge, des yeux bleus d'une candeur adorable, et un de ces teints du bord de la Tamise, changeant à chaque instant, où l'on voyait le sang courir sous la peau transparente ; un de ces teints à rendre fou un coloriste et qu'un médecin ne voit qu'en secouant la tête. Puis, gaie, gentille, bonne enfant, le sourire aux lèvres et dans les yeux ; tout cela, avec sa jeunesse, sa fraîcheur, sa taille enfantine, lui avait fait donner son joli surnom.

Elle racontait son histoire très volontiers ; une histoire où il n'y avait pas beaucoup de chapitres, par exemple. Elle n'était Anglaise que du côté de sa mère ; son père, un proscrit du 2 décembre, après avoir été journaliste militant à Paris, était devenu professeur de français à Londres, heureux de pouvoir ainsi gagner une vie assez précaire. Parmi ses élèves se trouvaient les filles d'un certain Sir Peter Ross ; l'une d'elles s'amouracha du professeur, qui était beau garçon, fort gai et d'humeur assez aventureuse. Il y eut enlèvement, puis mariage ; Sir Peter jura qu'il ne pardonnerait jamais à sa fille, et tint si bien son serment que le jeune couple faillit mourir de faim ; après quelques années de luttes, la pauvre femme mourut en effet, sinon littéralement de faim, au moins de fatigue et de privations. Elle laissait une fillette, la mignonne Lucy, qui était son portrait en miniature. La petite n'avait pas quinze ans qu'elle protégeait déjà son père, qui trouvait des leçons fort difficilement. Lucy avait un joli talent pour le dessin, et une ambition démesurée de devenir, comme elle disait, "un grand peintre". Un ami lui donna des conseils et, au bout d'un certain temps, lui procura quelques leçons de dessin par-ci par-là ; elle gagnait ainsi sa vie et celle de son père. Mais quand celui-ci mourut, elle résolut de mettre à exécution

un grand projet qui la tentait depuis longtemps ; elle voulait aller étudier la peinture à Paris ; c'était son rêve, elle n'imaginait aucune félicité plus grande. Elle travailla très fort pendant plus d'une année, et, quand elle se vit à la tête d'une somme qui lui parut énorme, elle tourna le dos à la Tamise et s'en alla bravement au pays de son père. Un marchand de tableaux lui commanda des copies à vil prix, et elle se trouva heureuse comme une petite reine. Elle était seule au monde ; son père devait avoir de la famille quelque part en France, mais elle ne savait trop où ; quant à ses cousins et cousines, tous plus ou moins titrés, du côté de sa mère, elle ne songeait pas à eux, en quoi elle n'avait pas tort.

Elle espérait trouver à Paris autre chose que l'indépendance par son travail ; on lui avait dit qu'une fois hors des brouillards de Londres elle se débarrasserait d'une petite toux qui, depuis quelques années, ne la quittait guère. Elle n'avait jamais été réellement malade, mais elle était toujours assez délicate, ayant la poitrine faible, comme sa mère.

C'était chose étrange de voir cette jeune fille, seule au monde, pauvre, sans avenir, se trouver heureuse et rire à tout propos, montrant ses dents blanches. Rien qu'à la regarder, grimpée sur son échelle, attaquer de bon appétit, sur le coup de midi, son petit pain de deux sous et sa tablette de chocolat, on éprouvait une envie de sourire, comme l'on sourit à un rayon de soleil qui perce les nuages.

Tous les rapins la connaissaient, et c'était plaisir de voir le respect cordial avec lequel ils lui envoyaient leur :

— Bonjour, mademoiselle Printemps !

Cela n'avait pas toujours été ainsi. L'Ecole des beaux-arts n'est pas précisément une école de respect pour les femmes. Quand cette jeune étrangère était venue s'installer tout en haut de la rue Notre-Dame-des-Champs, dans une maison où il y avait une quantité d'ateliers de peintres, les jeunes gens se la montraient de l'œil. Cependant, comme on la voyait toujours occupée de ses affaires, répondant très gentiment quand on lui parlait, mais ne cherchant nullement à lier connaissance ; on commença à se dire qu'après tout c'était une très honnête jeune fille, cherchant tout bonnement à gagner sa vie.

Cependant, un soir qu'on avait pendu la crémaillère chez un camarade qui venait de louer l'atelier faisant face à celui de Lucy, les jeunes gens, très échauffés par le punch énorme qu'ils avaient allumé,

résolurent d'inviter la petite voisine à se joindre à eux et, selon l'expression de l'un d'eux, de la déniaiser un peu. Un grand garçon chevelu, fut élu, à l'unanimité, comme ambassadeur. Clignant de l'œil et cherchant à regagner l'équilibre qu'il avait un peu perdu, il se dirigea vers la porte et frappa doucement.

Lucy, sans défiance, ouvrit.

Aussitôt, notre don Juan de fermer la porte et de se placer devant.

— Pourquoi faites-vous cela, monsieur ? demanda-t-elle avec un léger accent britannique, qui, chez cette fille d'un Français, n'était qu'une nuance. Je suis ici chez moi. Que désirez-vous ?

Elle ne semblait pas avoir peur le moins du monde ; seulement, sous la peau transparente, le sang montait aux joues. Le jeune homme, un peu dégrisé, regardait ce pauvre atelier presque dénué de meubles ; la lampe, avec son abat-jour, éclairait un dessin auquel la jeune artiste venait de travailler, et laissait le reste de la pièce dans une demi-obscurité.

— Ce que je désire, mademoiselle Printemps, je vais vous expliquer ça... Nous avons pensé que vous deviez passablement vous ennuyer ici, toute seule : aussi, nous vous invitons à venir vous distraire un peu avec nous ; ça peut bien se faire entre camarades !

Et il fit un pas vers elle. Lucy s'éloigna vivement.

— Savez-vous, fit-elle d'une voix très calme, que ce n'est guère brave ce que vous faites là, monsieur ; je suis une femme, et seule au monde ; je travaille pour gagner mon pain, et ne demande rien, sinon la tranquillité et le respect qui m'est dû.

Et, s'approchant de la fenêtre, elle ajouta :

— Je pourrais appeler au secours, mais j'aime mieux vous prier simplement de sortir, car, au fond, je suis sûre que vous avez déjà honte de votre vilaine action.

Le grand garçon la regardait d'un air un peu hébété ; il rougit légèrement et reprit :

— Vous avez raison, mademoiselle, et je vous demande pardon. Voulez-vous bien me donner la main en signe de réconciliation ? Merci de la leçon que vous m'avez donnée ; je vous jure que, si vous avez jamais besoin d'un bras solide, vous pourrez toujours disposer du mien... et, si quelque autre s'avisait jamais d'agir en brute, comme je viens de le faire, gare à lui !

Alors, saluant, du plus respectueux salut dont il était capable, le jeune homme sortit et revint, assez penaud, conter très

C'est maintenant que l'on devrait s'abonner à L'Ami du Lecteur. Le prix de l'abonnement n'est que de 25 cents pour toutes places au Canada et aux Etats-Unis. On trouve dans ce journal de la bonne littérature pour les familles, des renseignements utiles et des idées pratiques. Voir la liste des Primes à la page 127.